

Dans les fractures de *Fractura* (2018), d'Andrés Neuman

CAROLINE LEPAGE
UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE
c.lepage@parisnanterre.fr

1. Un compte-rendu à une seule voix et court cette fois pour évoquer la séance du mois d'avril 2023, au cours de laquelle nous avons discuté et débattu de *Fractura* (2018), de l'écrivain argentin et espagnol Andrés Neuman – publié en France en 2021, par les Éditions Buchet-Chastel, sous le titre *Fracture*, dans une traduction d'Alexandra Carrasco. Depuis la subjectivité absolue – sans plus de contrastes, donc – que les *Tintas* et des *Tintos* me laissent aujourd'hui, je fais le choix d'adopter, fermement, la position de l'avocat pour défendre un roman si ce n'est mis en pièces (je précise que sur les treize textes que comprend maintenant notre bibliothèque de *Tinta en el ojo*, nous sommes loin, avec *Fractura*, de cette poignée d'œuvres qui, décidément, ne nous ont pas plu et pas convaincu.es, tant sur le fond que sur la forme), du moins sérieusement fracturé, en bien des endroits, par des lectures guères enthousiastes, voire franchement frileuses, à laquelle je ne m'attendais pas quand j'ai proposé ce titre au groupe. Parce que moi, j'ai vraiment beaucoup aimé *Fractura* et j'assume de déclarer qu'il fait partie de ces textes auxquels je repense souvent.
2. En effet, il y a, comme cela, des romans qui, en dépit de leurs (apparentes) faiblesses, dont on a d'ailleurs parfaitement conscience, et, surtout, en dépit des arguments disqualifiants dont on veut bien admettre qu'ils sont à la fois raisonnables et partiellement justifiés que les autres avancent pour étayer leurs critiques, ne cessent pas de nous toucher et de nous dire quelque chose que notre tête et notre cœur ont plaisir à entendre... besoin d'entendre, peut-être. Sans doute le fameux lieu commun de la rencontre d'un livre et d'un lecteur à un moment précis de leur vie. Qu'à cela ne tienne !
3. Quelles (apparentes) faiblesses ?
4. Je n'en retiens qu'une parmi celles formulées lors de notre débat. Une longueur jugée excessive. Je m'attarde sur ce point parce qu'il est à la fois

central et émane en partie, à mon avis, d'une forme de contre-sens, conséquence, également à mon avis, d'un manque d'une écoute et d'une attention réelles et réellement « empathiques » (je me permets une question que je sais candide : notre rapport au temps de / dans la lecture ne se trouve-t-il pas définitivement fossé par l'emballlement du rythme et par la saturation de nos vies intellectuelles ? Ne nous métamorphosent-ils pas, pour ce qui relève de la littérature, en lecteurs capricieux, blasés, finalement frigides aux « plaisirs » et autres joies textuels ?). Sans doute, oui, ce roman a-t-il plusieurs dizaines de pages en trop et générera facilement de l'ennui et de l'agacement chez beaucoup, mais plus que le symptôme de l'incontinence verbale d'un auteur vaniteux se complaisant à exhiber son impressionnante érudition dans des domaines aussi variés que l'Histoire, la politique, la culture (au sens large) et la science, il faut y voir, selon moi, le fruit d'une débordante émotion et de très profondes convictions s'agissant de la question de l'horreur nucléaire. On sent que Neuman a pris de plein fouet l'annonce de la catastrophe de Fukushima du 11 mars 2011 et qu'il a voulu, à travers un roman-enquête-témoignage-essai, remonter les différents courants qui ont irrigué et ensuite découlé de cet événement pour aller au fond des choses afin de montrer, d'argumenter, de donner à comprendre, et, *in fine*, de dévoiler une certaine part de la vérité de l'Histoire et de ce qu'elle annonce de / pour notre avenir. Est-il vain – plus exactement : que signifie-t-il de juger vain – de chercher à contrer ce qu'il faut bien appeler une vaste dénégation – universelle ? Pour ma part, je trouve non seulement louable, mais rassurant de voir qu'un jeune écrivain latino-américain s'est suffisamment inquiété de ce sujet pour lui consacrer des semaines, des mois, peut-être bien des années, dans tous les cas un immense travail, démontrant, comme d'autres de sa génération en Amérique latine, que sa position depuis une périphérie radicalement défamiliarisante (revendiquée comme telle), lui permet non seulement de s'affranchir de toute soumission aux diktats limitatifs de « littérature nationale » (ces écrivains nous démontrent, depuis la création littéraire, que la notion de frontière n'a plus le moindre sens...), mais, surtout, en dépassant le cadre de l'Histoire d'un village, d'une région, d'un pays ou même d'un continent (le temps du *Boom* est bel et bien révolu !), leur permet de se pencher sur l'Histoire du monde dans le but d'aller la fouiller au scalpel jusqu'aux tréfonds et la mettre en demeure de leur / de nous rendre des comptes, en appuyant là où ça fait mal. Car nous rappeler, en 2018, qu'on a anéanti deux villes de plus de 250 000 et

140 000 habitants pour mener une « simple » expérience sous couvert de pseudo arguments géo-stratégiques, fait mal. Que cela s'accompagne, en l'occurrence, de lénifiantes considérations sur la résilience à l'échelle individuelle et collective à travers le motif assez convenu, je veux bien l'admettre, du Kintsugi peut sembler facile, superficiellement « exotique » et naïf aux fâcheux, mais cela aussi témoigne de l'importance et de la sincérité du / derrière le projet – plus que simplement la création en elle-même – qu'aura été *Fractura* pour Neuman.

5. Quels arguments disqualifiants ?
6. Là encore, je n'en retiens qu'un. Incontestablement, le passage du protagoniste, Yoshie Watanabee, un Japonais qui a perdu toute sa famille et a été lui-même sévèrement brûlé lors des bombardements atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki d'août 1945, d'une femme à l'autre (Violette, Lorrie, Mariela et Carmen), d'un pays à l'autre (la France, les États-Unis, l'Argentine et l'Espagne), d'une capitale à l'autre (Paris, New-York, Buenos Aires et Madrid), d'une époque à une autre (entre les années 50 et les années 2000), présente une dimension systématique qui peut lasser, peut convoier son lot de clichés (chacune des figures féminines se déploie comme on l'attend dans sa dimension « identitaire »), et sembler artificiel en soi, sur le plan narratif, et dans la démonstration, il est vrai martelée, qui en découle à travers le portrait du XX^e siècle que l'auteur a cherché à dresser à partir des deux pôles qu'il fait des événements de 1945 et de 2011. Une sorte d'alpha et d'oméga pour saisir tout le reste. Il n'empêche, d'une part, que ces femmes ont une vraie épaisseur psychologique, bien souvent (je tiens à le souligner) propice à l'expression de vrais et subtils traits d'humour et charmantes manifestations d'espièglerie (cette Française qui aurait pu être ma mère, vu son âge, m'a paru magistralement croquée, avec lucidité et pourtant sans la moindre ironie... sans, en somme, cette forme de méchanceté facile purement destinée à se donner le beau rôle à peu de frais) ; prises partiellement en focalisation interne, leur présence, leur rôle, leur voix, globalement leur traitement – elles ne sont jamais des personnages-marionnettes-prétextes –, constituent la preuve éclatante – en tout cas pour moi en tant que lectrice particulièrement sensible à cet aspect – que Neuman a suffisamment de sensibilité et de bienveillance pour savoir imaginer, penser, sentir, aimer depuis l'Autre radical par le biais d'une vaste palette de personnages, qui, en effet, ne sont pas (égocentriquement) lui et grâce auxquels, pourtant, il ne cesse jamais de s'explorer lui-même..., en réalité de se remettre

en question lui-même dans ses diverses identités. Il n'empêche, d'autre part, que cela offre une double perspective, à la fois synchronique et diachronique, sur une ample portion de notre temps « contemporain », qui place la littérature au cœur de ce territoire – le réel – où l'on a trop tendance à penser qu'elle n'a plus rien à faire, qu'elle ne peut plus rien faire.

7. Et puis, je trouve, tout simplement, que Neuman écrit merveilleusement bien. Que de délicatesse sous cette plume ! Combien de pages où je me suis laissée charmer par des descriptions, par la justesse de minuscules observations semées ici et là, l'air de rien, par l'attention portée à un détail, par ce qu'il m'a semblé être une belle trouvaille « technique » ? J'ai été particulièrement convaincue par la façon dont sont travaillés l'*incipit* et l'*excipit*. Pour l'ouverture, fascinant m'a paru le mimétisme entre forme et rythme du récit, d'un côté, et événement, de l'autre. Si Tokyo vibre, tremble et tangué au moment du séisme, l'écriture littéralement vibre, tremble et tangué. On pourra parler de processus caméléonique. Pour la fermeture, comment ne pas être touché, profondément et durablement, par la façon dont la course / fuite du protagoniste à travers le monde s'achève au bout du bout d'une existence et d'un territoire... ? Une zone où toutes les tragédies cèdent enfin, où tous les morceaux s'assemblent et font sens, le sens d'une vie, aussi heurtée qu'elle ait été, aussi inacceptable qu'elle ait paru. J'ai été émue comme je l'ai rarement été en lisant ou – encore le problème du blasement – comme je ne l'avais plus été depuis longtemps. Parce que c'est en effet là que se situe mon principal attachement à ce livre : une incroyable intelligence au moment de saisir et de traduire en langage de (grande et ambitieuse) littérature les déploiements et repliements de l'esprit et du corps à mesure que nous mûrissons, que nous vieillissons puis que nous allons vers la mort. J'ai bien écouté Yoshie me parler, à chaque pas, de sensualité, d'amour et d'amitié. Les plaisirs et les joies se transforment en même temps qu'on se transforme ? Basique, m'opposera-t-on ? Certes, mais j'ai aimé qu'Andrés Neuman me le dise en ce printemps 2023, me le dise comme il me l'a dit.

8. À croire qu'il faudra encore quelques années à mes jeunes compagnes et compagnons de *Tinta en el ojo* pour être réceptifs-ves à ce qui demeure encore pour elles et eux purement théorique, les interminables élucubrations d'un écrivain hanté par ses états d'âme.